



HAL
open science

Caraïbes et Arawaks, caractérisation culturelle et identification ethnique

Benoît Bérard

► **To cite this version:**

Benoît Bérard. Caraïbes et Arawaks, caractérisation culturelle et identification ethnique. Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles, 2004. hal-01677455

HAL Id: hal-01677455

<https://hal.univ-antilles.fr/hal-01677455v1>

Submitted on 10 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRÉFACE

Cet ouvrage consacré aux civilisations amérindiennes des Petites Antilles, proposé par notre Musée Départemental d'Archéologie, est le couronnement d'un cycle de conférences mis en place depuis plusieurs années.

Regroupant différents spécialistes faisant autorité dans leur discipline, il offre au public, le plus large, l'occasion de faire le point sur l'état de la recherche relative à ces civilisations, l'occasion surtout, de porter sur elles un regard nouveau.

Ainsi, c'est à une meilleure connaissance de notre histoire martiniquaise qu'un tel travail de collecte d'informations ne va pas manquer de contribuer.

Ce recueil permettra sans doute aussi de porter un éclairage particulier sur ce qui fait l'unité et la diversité de l'histoire et des cultures des pays de l'Arc antillais, des peuples de la Caraïbe.

Je souhaite donc qu'il constitue une illustration supplémentaire de cette vocation éminente de notre Musée départemental à participer à la restitution de leur mémoire à nos concitoyens...

Claude LISE

Président du Conseil Général de la Martinique





AVANT-PROPOS

Un peu oublié, voire délaissé, notre passé amérindien ressurgit, lentement mais sûrement, depuis environ un demi-siècle. Remis à l'ordre du jour par des passionnés, scientifiques et amateurs, il est aujourd'hui à un tournant.

En effet, durant ces dernières années, les civilisations amérindiennes ont été étudiées par les archéologues et d'autres scientifiques à partir des résultats de fouilles archéologiques qui ont infirmé ou confirmé les témoignages et écrits de chroniqueurs ou de voyageurs des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Le tournant aujourd'hui, c'est la pluralité du questionnement des chercheurs, de formations diverses qui proposent une lecture différenciée des sources anciennes et se mettent à interroger de nouvelles sources telles que la botanique, la palynologie, entre autres. Cette nouvelle dynamique ne peut qu'inaugurer des débats originaux sur ces deux mille ans de notre histoire. Cela nous amène à une analyse systémique de l'homme amérindien et nous ouvre d'autres champs de recherche. Cette réflexion plurielle permet par ailleurs d'élaborer des concepts modernes non seulement quant à la périodisation, mais aussi quant à l'évolution de ces populations en Martinique et dans les Petites Antilles.

L'ouvrage que nous vous présentons est conçu en deux livres :

Le Livre I – sur l'Archéologie – est le recueil d'une conférence donnée par l'auteur dans le cadre de la Journée Internationale des Musées le 18 mai 2000.

Le Livre II collecte les communications présentées la même année – le 09 octobre 2000 – lors d'un séminaire sur les Civilisations Amérindiennes des Petites Antilles.

Cet ouvrage apparaît ainsi, à l'aube du troisième millénaire, comme un bilan sur ces civilisations premières.

Aussi, invitons-nous chacun à y puiser des éléments nourriciers pour alimenter réflexions et débats afin de transmettre les données les plus actuelles pour consolider la connaissance de soi-même et des autres. Ce sont les chemins les plus prometteurs pour relever les défis de l'avenir.

Cécile CELMA
*Conservateur du Musée Départemental d'Archéologie
et de Préhistoire de la Martinique*



LIVRE I

De l'archéologie

CARAÏBES
ET ARAWAK,
CARACTERISATION
CULTURELLE ET
IDENTIFICATION
ETHNIQUE.

Benoît BERARD

Introduction

Le texte que nous présentons ici reprend l'essentiel de la conférence que nous avons donnée le 17 mai 2000 dans le cadre de la Journée Internationale des Musées, sous le patronage du Conseil Général de la Martinique et du Musée Départemental d'Archéologie Précolombienne.

L'objectif de cette présentation n'était pas de présenter les travaux ou les opinions de l'auteur mais d'offrir un état des lieux des connaissances concernant l'occupation précolombienne des Petites Antilles. Ce texte doit donc beaucoup aux travaux pionniers de I. Rouse ainsi qu'aux recherches de L. Allaire, J. Sued Badillo et N. Whitehead.

Par nature, la connaissance scientifique est sujette à évolution et à débats. Nous avons cherché, dans les limites du possible, à ne pas prendre position dans les différents débats actuels. Nous avons essayé de limiter notre présentation aux éléments acceptés par le plus grand nombre. Nous avons cependant signalé systématiquement, par des notes de bas de page, les points qui sont le sujet de discussions non abouties entre les spécialistes. Nous espérons ainsi avoir suffisamment rendu compte du dynamisme actuel de la recherche archéologique dans la Caraïbe.

LIVRE

I





Il existe actuellement un important décalage entre la connaissance du grand public et celle des spécialistes concernant l'occupation précolombienne des Petites Antilles. Nous nous proposons ici d'essayer de le réduire. La chronologie faisant succéder une période Caraïbe à une période Arawak, qui est celle généralement diffusée auprès du public, n'est plus utilisée depuis de nombreuses années par les archéologues de la Caraïbe. Cette classification basée sur une lecture directe des chroniqueurs a été remplacée par une autre, plus neutre, basée sur le principe du site éponyme (le premier site où une culture a été identifiée donne son nom à cette culture).

Notre travail connaîtra donc deux temps. Nous présenterons tout d'abord la chronologie culturelle utilisée actuellement par les archéologues puis nous discuterons des raisons de l'abandon de l'ancienne terminologie.

L'occupation précolombienne des Petites Antilles est actuellement découpée par les archéologues en deux grands âges : pré-céramique et céramique (avant et après l'invention de la céramique). L'âge céramique est ensuite divisé en quatre phases : Saladoïde Ancien, Saladoïde modifié, Troumassoïde et Suazoïde. La présentation de cette nouvelle chronologie sera l'occasion d'effectuer un panorama général de l'occupation amérindienne de nos îles.

Si cette nouvelle terminologie a été adoptée par les archéologues, c'est qu'elle a l'avantage de la neutralité. La terminologie précédente basée sur des identifications ethniques données par les chroniqueurs posait beaucoup de problèmes. Ainsi, on assiste, depuis une dizaine d'années, à une remise en question de la valeur de la chronique concernant la description des populations vivant dans la Caraïbe au moment de l'arrivée des Européens. C'est donc, par une présentation des difficultés que connaissent actuellement archéologues et historiens pour mettre en rapport l'identification ethnique, donnée par les textes, et la caractérisation culturelle, issue des fouilles, que nous achèverons notre présentation.

LA PRÉHISTOIRE DES PETITES ANTILLES

I La question du premier peuplement

Le premier peuplement des Antilles est le fait de populations de chasseurs-cueilleurs nomades dites «pré-céramiques». Les traces les plus anciennes de ces groupes ont été identifiées à Trinidad ainsi que dans les Grandes Antilles. Chez ces derniers, qui ne connaissent, au moment de leur migration vers les Antilles, que la pierre taillée, vont rapidement apparaître des outils en coquillage et en pierre polie.

La présence de ces populations dans le sud des Petites Antilles est encore sujette à caution. En effet, si de nombreux sites sont connus au nord de la Guadeloupe il n'en est pas de même plus au sud. Quelques indices existent cependant, en particulier les deux sites martiniquais de Boutbois et du Godinot (commune du Carbet). Malheureusement, jusqu'à présent aucune datation fiable de ces sites n'a pu être obtenue.

Le premier peuplement indiscutable du sud des Petites Antilles et de la Martinique, en particulier, correspond donc à l'arrivée des populations céramiques.

2 L'arrivée des premiers céramistes

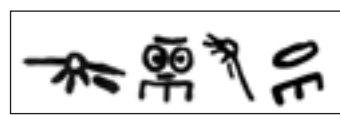
Une Origine continentale

C'est à partir du V^{ème} siècle avant J.-C. qu'ont lieu dans les Antilles les premières migrations d'âge céramique. Elles sont la résultante de mouvements de populations se développant, durant le premier millénaire avant notre ère, à partir de l'embouchure de l'Orénoque à la fois vers la côte des Guyanes et jusqu'au golfe de Paria, ainsi que vers Trinidad. Ces populations sont rattachées à une culture appelée Saladoïde, d'après le site du Bas Orénoque de Saladero, au Venezuela, et plus particulièrement Saladoïde cedrosane, du nom du site éponyme de Cedros à Trinidad.

Les populations saladoïdes apparaissent dans la vallée de l'Orénoque entre sa confluence avec le Rio Apure et son delta. Les dates attribuées aux sites de cette culture s'échelonnent entre 2140 avant J.-C. et 620 avant J.-C. Cet ensemble saladoïde continental est appelé Saladoïde ronquinan, l'origine de cette culture fait encore l'objet de débats entre les archéologues.

Les principaux sites de cette culture sont implantés sur des terrasses bordant le cours de l'Orénoque. Elles sont transformées en îles durant la saison des pluies mais reliées à la plaine alluviale le restant de l'année. Ces populations saladoïdes maîtrisent déjà pleinement la culture du manioc qu'elles pratiqueraient sur brûlis. D'après les vestiges découverts, elles auraient occupé des villages assez importants (équivalents de ceux des Taïnos).





La céramique Saladoïde ronquinane est constituée essentiellement de bols en forme de cloche avec une grande variété de décors : décors géométriques peints en rouge ou en blanc sur rouge, croisillons incisés, séries de petites incisions curvilinéaires, larges préhensions. Les préhensions et le corps des vases peuvent porter des décors modelés et incisés dits «adornos». On peut noter la présence de platines en argile qui peuvent servir à la préparation de la cassave. Ces platines n'ont pas de pieds ; elles reposent parfois sur des boudins d'argile (topias).

On a observé vers 1000 avant J.-C. le déplacement de cette culture saladoïde ronquinane depuis le cours moyen de l'Orénoque vers la côte du Venezuela et Trinidad. Au contact de cet environnement côtier cette culture Saladoïde ronquinane se transforme en Saladoïde cédroसान et s'étend du Surinam jusqu'à l'île de Margarita, au large du Venezuela.

La migration saladoïde vers les Antilles¹

Ce qui a ralenti la découverte des Antilles par ces populations est la distance qui sépare Trinidad de la Grenade : c'est le plus important espace inter-insulaire des Antilles jusqu'à Puerto Rico. Une fois ce passage de 120 km franchi, toutes les îles des Petites Antilles sont visibles les unes des autres.

La conquête des îles débute peut-être au V^{ème} siècle avant J.-C. (dates les plus anciennes : 2275 BP², site de Hope Estate à Saint-Martin, 2430 BP, site de Trants à Montserrat). Cependant les dates antérieures à 250 avant J.-C. sont encore relativement rares. Ces populations saladoïdes cédroसान ont migré rapidement à travers les îles des Caraïbes jusqu'à Puerto Rico, puis Hispaniola qui sera atteinte dès la fin du III^{ème} siècle après J.-C.

Ces groupes introduiront dans l'archipel la poterie, l'agriculture ainsi qu'un certain nombre d'espèces animales (chien, agouti, manicoù, iguane (Iguana iguana)). Ils seront les premiers à construire de vrais villages qu'ils installeront d'abord sur les meilleures terres agricoles. Dès l'origine, ces pionniers établiront, dans certaines îles, des sites de grande surface, comme celui de Pearls à Grenade, de Vivé en Martinique ou de Trants à Montserrat.

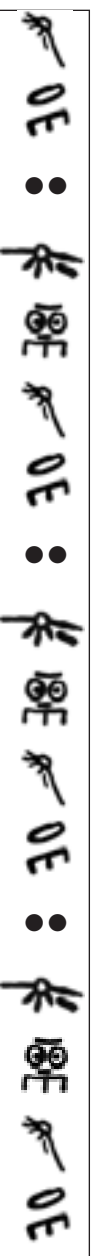
L'occupation saladoïde cédroसान ancienne des Petites Antilles (de -500 à 350 après J.-C.)

Ces groupes ont initialement été caractérisés par les archéologues en fonction de leur production céramique. Ils possèdent des poteries caractéristiques décorées de croisillons incisés (essentiellement des coupes) ou de lignes courbes incisées, et d'autres revêtues de motifs

1 De nombreuses discussions ont actuellement lieu concernant un groupe particulier dénommé Huécoïde ou Saladoïde huecan. Ce groupe, identifié à Puerto Rico et dans le nord des Petites Antilles, est associé aux premières migrations de populations céramiques dans les Antilles. Le statut de ce groupe et les rapports qu'il entretient avec les populations saladoïdes cédroसान n'ont pas encore été clairement définis.

2 BP, signifie «Before Present». Il s'agit d'une datation au carbone 14 non calibrée. Ces dates ont pour année de référence «present» 1950. Elles ne sont pas rigoureusement corrélables avec le calendrier traditionnel.





géométriques peints blanc sur rouge. Les décors peints semblent dériver des décors ronquins. Les vases portent souvent des anses à décor modelé zoomorphe ou anthropomorphe (adornos). Il s'agit de coupes circulaires ou ovales, en hamac, de bouteilles, de grands vases, de bols hémisphériques. Les platines, grands disques en céramique destinés à cuire la galette de manioc, abondent et témoignent de l'importance du manioc comme nourriture de base de ces populations.

On admet que ces horticulteurs faisaient pousser en plus, de la patate douce, des piments et, sans doute, des plantes médicinales et des plantes qui fournissaient des fibres (coton). La panoplie de ces agriculteurs est composée d'outils en coquillage et en pierre polie (haches, herminette, gouges), et d'outils en pierre taillée selon la technique de la percussion sur enclume. Ces pierres taillées servent de couteaux et de dents pour les grages à manioc.

À ces premières occupations d'agriculteurs ou plutôt d'horticulteurs dans les Antilles sont associés des restes d'animaux variés : tortues marines, poissons, coquillages, iguanes, oiseaux, *Oryzomyini* sp. (gros rongeur aujourd'hui disparu), opossum, agouti et chiens et de très abondants restes de crabes terrestres.

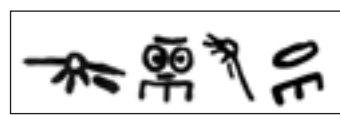
À Grenade, Antigua, Saint Martin ou Vieques, les villages les plus anciens sont localisés sur des terrasses de petites rivières qui donnent accès aux meilleurs emplacements pour les jardins. Le caractère extensif et temporaire de leurs pratiques agricoles (agriculture sur brûlis) est rendu évident par l'absence de sites profondément stratifiés et par la présence, au contraire, de sites de vaste superficie dont les différentes composantes se juxtaposent³.

Les plans des maisons des premières occupations sont inconnus. Des sépultures sont souvent associées à ces sites d'habitats (Maisabel à Puerto Rico, Vivé en Martinique ou Morel en Guadeloupe). Elles témoignent d'une grande diversité des pratiques funéraires et sont parfois associées à des sépultures de chiens. Les dépôts funéraires ne laissent apparaître qu'un faible niveau de différenciation sociale.

Les relations entre les îles sont fréquentes, attestées par des systèmes d'échange et de diffusion de perles à partir de quelques centres producteurs comme Trants (perles en cornaline), Pearls

³ Dans la forêt tropicale amazonienne, les horticulteurs déplacent leurs villages lorsque les meilleures terres doivent être en friche. En moyenne, les villages sont déplacés tous les trois ou cinq ans tandis que les jardins sont laissés en friche pour au moins dix ans. Les villages sont souvent déplacés sur de très petites distances, parfois moins de 2 km. Les déplacements de village sont réalisés parce qu'il est plus aisé de déplacer un village que d'être contraint chaque jour de parcourir un long chemin pour aller au jardin. En raison des conditions climatiques, les maisons elles-mêmes ont une durée de vie courte et il est nécessaire de les remplacer. Une fois la période de jachère achevée, les environs de l'ancien village peuvent être réoccupés. Les anciens villages continuent d'être des lieux attirants parce ce qu'il existe des clairières prêtes pour les maisons et éventuellement des arbres fruitiers qui ont été plantés dans les anciens jardins.





(perles en améthyste). Les minéraux utilisés pour confectionner les perles ont une origine souvent exogène (extérieure à l'île où elles sont produites). Cette origine peut être, dans certains cas, le continent sud américain, essentiellement la zone amazonienne. L'existence de cet étroit réseau de relations, unissant les différents groupes porteurs de la culture saladoïde cédro-sane répartis dans les Antilles, nous est aussi prouvée par la grande homogénéité de cet ensemble. Ainsi, lorsque les décors portés sur la céramique vont commencer à se modifier au IV^{ème} siècle après J.-C., ce changement va s'effectuer de façon synchrone dans toute la zone saladoïde.

3 Le saladoïde modifié (ou récent) 350-650 après J.-C.

À partir de 350 après. J.-C., le style céramique Saladoïde cédro-sane évolue sur place, vraisemblablement sous l'influence de la culture Barrancoïde, originaire elle aussi de l'Orénoque, qui est présente à Trinidad à partir du milieu du quatrième siècle de notre ère. Le nouveau style céramique qui apparaît alors est appelé «Saladoïde modifié ou récent». Les décors deviennent plus complexes avec un certain aspect «baroque».

Les décors polychromes se multiplient, les décors plastiques deviennent plus lourds et élaborés. Le bord des poteries est souvent épaissi. Les vases sont parfois recouverts d'une peinture d'une teinte rouge soutenue. Concernant les formes, on retrouve celles déjà présentes à la période précédente. On assiste par contre à l'apparition d'une grande variété de vases à effigies. Un des sites caractéristiques de cette période est celui de la plage de Dizac au Diamant.

L'outillage en coquillage et en pierre reste tout à fait comparable à celui déjà utilisé par les groupes saladoïdes cédro-sans anciens, les pratiques agricoles ne se modifient pas non plus et l'organisation sociale reste égalitaire.

Cette nouvelle phase de la culture saladoïde est associée au premier peuplement de l'île de la Barbade qui semble être restée inoccupée jusque-là. Par ailleurs, les villages semblent plus souvent installés en bordure de mer, à proximité de fonds coralliens. Il s'agit du premier signe d'un mouvement qui va aller en s'amplifiant. En effet, tout au long de l'occupation amérindienne de nos îles, les populations vont exploiter de façon de plus en plus intense les ressources marines. Enfin, on voit apparaître à cette période les premières pierres à trois pointes.

Ces éléments symboliques sont associés au culte des Zémis. Cette pratique, dont les traces les plus anciennes ont été identifiées dans les Petites Antilles, va connaître un important développement dans les sociétés Taïnos des Grandes Antilles où elle était encore en vigueur au moment de l'arrivée de Colomb.



4 Le troumassoïde 750-1050 après J.-C.

La fin du VIII^{ème} siècle est une période charnière de la préhistoire des Antilles en général. On assiste au morcellement du vaste ensemble saladoïde en plusieurs entités de taille plus réduite. Ainsi dans les Grandes Antilles commencent à se développer les phénomènes sociaux et économiques qui vont être à l'origine de l'émergence des sociétés taïnos. En parallèle, dans le sud des Petites Antilles (au sud d'Antigua) apparaissent des ensembles culturels originaux n'ayant pas d'équivalent sur le continent. Dans les Iles Vierges, se développent des cultures «tampons» marquées par l'influence des deux ensembles cités précédemment. Enfin, un groupe méridional présent à Trinidad et Tobago est à rapprocher de l'ensemble continental Barrancoïde.

La transition entre Saladoïde récent et Troumassoïde (du site de Troumassé à Sainte-Lucie) à laquelle on assiste dans les Petites Antilles, est progressive. Il s'agit d'une évolution endogène : aucune influence extérieure et aucun phénomène migratoire n'ont été identifiés. Cette évolution est d'abord visible au niveau de la céramique. Elle va continuer à porter des décors de peinture rouge, noire et blanche, souvent organisés en bandes soulignées par des incisions courbes. Des motifs seulement incisés, courbes ou spiralés, sont aussi assez communs. Il se produit cependant une évolution dans le sens de la sobriété, la peinture en blanc sur rouge ainsi que les décors grillagés vont être progressivement abandonnés. Les adornos, plus robustes qu'à la période précédente, sont encore présents. De façon générale, la proportion de récipients décorés diminue. Concernant les formes, s'il existe une forte continuité avec la période saladoïde, de nouveaux éléments apparaissent. Ainsi l'usage des pieds massifs devient plus fréquent et l'on voit apparaître les premières platines tripodes.

L'outillage en coquillage et en pierre polie reste semblable à celui des périodes précédentes. L'outillage en pierre taillée est lui marqué par l'abandon de la technique de débitage sur enclume et par l'apparition, en petit nombre, d'outils retouchés.

Par ailleurs, c'est dans cette culture que sont découvertes les premières fusaïoles en céramique, signe possible du développement de la culture du coton et de son artisanat.

Les villages de la période troumassoïde se trouvent généralement à proximité des mangroves et des baies peu profondes riches en poissons et coquillages. L'exploitation des ressources maritimes semble ainsi prendre une place de plus en plus importante dans le mode de subsistance de ces groupes, même si l'agriculture tient toujours un rôle essentiel mis en évidence, entre autres, par le grand nombre des platines à manioc.

Des carbet, datant de cette période ont été fouillés à Port St Charles (Barbade) et à l'Anse à la Gourde (Guadeloupe). Ils sont tous de forme circulaire.





5 Le suazoïde 1050-1400 après J.-C.

Au début du deuxième millénaire apparaît la culture Suazoïde (du site de la Savane Suazey à Grenade) dans la continuité du Troumassoïde⁴. Il s'agit là aussi d'une évolution sur place plutôt que d'un quelconque phénomène migratoire. Ainsi, jusqu'à présent, aucun élément matériel ne vient appuyer l'hypothèse émise anciennement par Bullen, Meggers et Evans d'une migration, et encore moins d'une invasion, caraïbe au XII^{ème} siècle.

Le mouvement d'évolution de la céramique, entamé à la période troumassoïde, se poursuit. Les poteries deviennent de facture plus frustre. Leurs parois sont épaisses et le dégraissant, varié, est parfois assez grossier. La surface des céramiques est souvent striée par un lissage à l'aide de tiges de végétaux. Les bords des céramiques peuvent être décorés d'empreintes de doigt. Les platines à manioc reposent sur de hauts pieds. Les Suazoïdes produisent cependant encore une petite quantité de poterie fine à décor peint ou incisé. Il existe des anses anthropomorphes, dérivant des adorns saladoïdes, montrant des faces plates avec des oreilles percées. Les formes sont peu variées avec essentiellement de grandes marmites à bords droits.

Certains objets évoquent l'influence des Taïnos des Grandes Antilles (culture Ostionoïde chicane) comme des pierres trois pointes, des masques humains ou des tubes à inhaler. L'industrie en pierre et en coquillage est comparable à celle de la période troumassoïde. L'importance des activités de tissage identifiée dès la période précédente se confirme avec la présence dans certains sites non seulement de fusaïoles mais aussi de poids de métiers à tisser.

Les villages suazoïdes sont principalement installés dans des zones de mangroves. Et, si la culture du manioc reste importante, on observe une orientation de plus en plus importante vers les ressources marines, avec, entre autres, une forte consommation de lambis. Ainsi certains sites prennent la forme de véritables amas coquilliers (par exemple le site du Macabou en Martinique).

Au cours de notre présentation, nous avons arrêté la période suazoïde au début du XV^{ème} siècle. En effet, nous ne connaissons actuellement quasiment aucun site postérieur à cette date. Cette lacune des connaissances archéologiques laisse donc encore largement ouvertes les discussions concernant l'identité des Amérindiens vivants dans les Petites Antilles au moment de l'arrivée des Européens.

⁴ Il a parfois été intercalé entre Troumassoïde et Suazoïde un style céramique dénommé Caliviny. La valeur de cette distinction n'a pas encore été éclaircie.



LA QUESTION CARAÏBE

«Caraïbes», ce terme, synonyme de cannibales, est celui utilisé par les chroniqueurs pour désigner les populations amérindiennes vivant dans les Petites Antilles au moment de l'arrivée des Européens⁵. Ces Amérindiens se désignaient eux comme «Kalinago» et nous allons voir que les chroniqueurs, parfois de bonne foi et parfois de mauvaise, les ont dépouillé de bien plus que de leur nom.

L'histoire qui est traditionnellement rapportée concernant les Kalinagos s'est forgée à partir d'une lecture directe de quelques chroniques espagnoles et surtout des chroniqueurs français du XVII^{ème} siècle, le R.P. Breton en tête. Nous allons ici rapidement donner ces quelques sources, en commençant par la première citation concernant les Amérindiens des Petites Antilles qui est issue du récit du premier voyage de C. Colomb. Cette citation est la transcription d'informations obtenues auprès des Taïnos des Grandes Antilles.

«...(Ils lui dirent) *qu'il y avait des gens qui n'avaient qu'un œil sur le front et d'autres qui étaient appelés canibales qui leur inspiraient une grande frayeur. Et quand ils apprirent que je me dirigeais vers cet endroit ils restèrent frappés de stupeur car ces gens, fortement armés, les dévoraient.*» C. Colomb, *Premier voyage*.

Le R.P. Breton nous donne lui différentes informations concernant l'origine de ces populations : «*on ne sauroit rien colliger de tous leur songes et mensonges touchant leur origine sinon qu'ils sont descendu des peuples de la terre ferme.*»

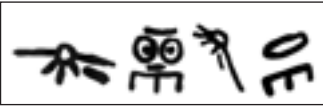
«...leur premier père Kalinago étant sortit de la terre ferme accompagné de sa famille se logea à la Dominique. Il y eut une longue postérité et y vit les neveux de ses neveux, qui par une extrême cruauté le firent mourir par poison. Mais il fut changé en poisson de monstrueuse grandeur...»

«*C'est la croyance de plusieurs françois qu'il y avoit d'autres habitans dans ces Iles devant les Karaïbes desquelles ils ont été chassés. Et sont fondé sur ce que il y a encor dans quelques Iles de ces gens là qui se sont retirés dans les montagnes, qui sont blancs, comme les françois et portent la barbe longue.*» Breton «*Relations de l'île de Guadeloupe*».

À l'évidence ces quelques citations, qui font partie de celles sur lesquelles s'appuie l'histoire contant une arrivée récente de populations caraïbes qui par la guerre remplacent les populations arawak, mélangent allègrement traditions orales de la première importance, rumeurs de la colonie et créatures fantastiques. A moins de croire à l'existence des cyclopes, on ne peut qu'être conscient de l'importance d'effectuer une véritable lecture analytique de ces sources classiques en les recoupant avec les

⁵ Les mots «caraïbes» ou «cannibales» pourraient être le fruit de la transcription plus ou moins déformée par les chroniqueurs espagnols d'un nom utilisé par les populations Taïnos d'Hispaniola pour désigner les Amérindiens vivant dans les Petites Antilles. «Canibales» apparaît être le terme le plus anciennement utilisé.





informations contenues dans d'autres documents écrits, les données linguistiques et les données archéologiques. Plusieurs spécialistes effectuent actuellement ce travail, nous allons ici présenter les premiers résultats de leurs recherches.

II Les données linguistiques

Les termes «Arawak» et «Caraïbe» ont une signification très précise pour les linguistes : ce sont les noms de deux grandes familles de langues parlées par les Amérindiens de la zone amazonienne. Plusieurs études linguistiques ont été réalisées sur les langues des Amérindiens des Antilles. Toutes les langues amérindiennes des Antilles appartiennent à la famille Arawak, même celle des Kalinagos dits «Caraïbes». Ces études de la langue kalinago ont été réalisées principalement d'après les dictionnaires et la grammaire caraïbe du R.P. Breton.

Quelles sont les conclusions de ces études linguistiques ?

La société kalinago est caractérisée, d'un point de vue linguistique, par un phénomène de diglossie. En effet, les hommes et les femmes parlent deux «langues» différentes. La langue des femmes est totalement arawak. La langue des hommes est, elle, caractérisée par une grammaire arawak et une base lexicale majoritairement arawak au sein de laquelle ont été introduits une quantité importante de termes d'origine caraïbe et une petite quantité de termes français.

La langue des hommes est caractérisée par certains linguistes comme étant un «pidgin». Un pidgin n'est pas véritablement une langue, mais un jargon de fortune lié aux échanges et à la guerre. Il est le fruit d'un contact limité entre des peuples parlant des langues maternelles différentes. La grammaire de ce type de langage est instable et le vocabulaire est limité aux termes liés au commerce et à la guerre.

Pour ce qui est de l'origine de cette langue des hommes, de nombreuses discussions sont encore en cours entre les linguistes. Elles opposent ceux qui pensent qu'elle est le fruit d'une migration de guerriers de langue caraïbe se mélangeant avec des femmes de langue arawak à ceux pensant qu'elle s'est créée suite à des contacts commerciaux et guerriers entre des hommes kalinagos de langue arawak et des populations continentales de langue caraïbe.

On peut quand même rappeler qu'ils sont tous d'accord pour attribuer la langue des Kalinagos à la famille des langues arawak. On voit là un des premiers problèmes que pose l'identité ethnique des kalinagos qualifiés de Caraïbes par les chroniqueurs et parlant une langue arawak.

2 Les données historiques

Avant tout, concernant les données historiques, il faut noter que les chroniques parlant des populations amérindiennes des Petites Antilles (Kalinagos) posent beaucoup plus de problèmes d'interprétation que celles concernant les Grandes Antilles (Taïnos). Premièrement, les Espagnols, premiers arrivés dans la zone, n'ont jamais fondé de colonies dans les Petites Antilles et n'ont eu que des contacts ponctuels et violents avec les Kalinagos. Deuxièmement, lorsque les autres puissances coloniales se sont véritablement installées dans ces îles, les cultures amérindiennes avaient déjà été modifiées de façon importante par plus de cent ans de contacts, plus ou moins, violents avec les Européens. Enfin, l'organisation sociale égalitaire des populations Kalinagos a rendu difficile leur compréhension par les Européens qui rencontraient pour la première fois ce type de société⁶.

Caraïbes et Arawak : une indiscutable différence d'organisation sociale.

La distinction effectuée par les Européens entre Arawaks des Grandes Antilles (Taïnos) et Caraïbes des Petites Antilles (Kalinagos) possède une réalité sociale indiscutable.

La société taïno est une société hiérarchisée selon un système de chefferie, le caciquat. La société est dominée par les caciques qui sont issus de la classe dominante, les «Nitaïnos». Ils tirent leurs pouvoirs politiques de leur statut de chefs religieux. La classe dominée porte le nom de «naborias».

À l'opposé, les Amérindiens des Petites Antilles vivent selon un mode essentiellement égalitaire. S'il existe des hommes plus importants que d'autres dans un village (chef de guerre, chef religieux, etc.), ce pouvoir n'est pas héréditaire. De plus, il est limité à un domaine d'activités et peut aussi être limité dans le temps. L'unité de base, politique, sociale et économique, est le village. Des liens existent cependant à un niveau supérieur entre les différents villages. Ils sont réactivés à l'occasion d'échanges commerciaux, de guerres ou de mariages.

Cette différence sociale pourrait aller dans le sens d'une réelle différence ethnique entre les deux groupes. Cependant, la distinction effectuée par les chroniqueurs s'appuie aussi sur d'autres éléments qui ne sont pas de nature ethnique ou culturelle.

⁶ À l'opposé, les rouages de la société Taïno, hiérarchisée, vont parfaitement être compris par les Espagnols qui, en prenant le contrôle de l'aristocratie (les Nitaïnos), arriveront assez facilement à contrôler l'ensemble de la population.





Une définition militaire et politique

D'un point de vue militaire et politique, vont être décrits comme Caraïbes, et ce indépendamment de leur caractère ethnique, tous les Amérindiens qui résisteront à l'invasion espagnole. Ainsi, dans la classification des îles, réalisée par Diego Colon en 1511, la population de l'île de Sainte Croix n'est pas considérée comme caraïbe. Elle va acquérir ce statut seulement après que sa population eut été accusée de participer à la résistance à l'invasion espagnole de Puerto Rico. Nous avons là un exemple où des critères politiques et militaires sont à l'origine de la caractérisation ethnique que nous donnent les Espagnols.

Une définition économique

Il existe une définition économique du Caraïbe : c'est l'Amérindien qui peut être réduit en esclavage. En effet, les Grandes Antilles vont être le premier espace américain à être transformé en colonie d'exploitation. Il va en découler un besoin de main-d'œuvre servile pour travailler dans les plantations et les mines d'or. Les premières victimes de l'esclavage aux Antilles vont être les Kalinagos.

En effet, dès 1503 la reine Isabelle d'Espagne proclame que :
«... Si de tels cannibales continuent à résister et ne veulent pas admettre et recevoir mes capitaines et leurs hommes qui seront en voyage par mes ordres ni les écouter leur exposer notre sacrée foi Catholique et être mes serviteurs obéissants, ils peuvent être capturés et doivent être envoyés dans mes royaumes et domaines ou dans d'autres lieux pour y être vendus».

Une première classification est établie par Diego Colon en 1511. En 1518, la distinction entre «Caraïbes» et «non Caraïbes» devenant un enjeu de plus en plus important pour la Couronne d'Espagne, Rodrigo de Figueroa est appointé en tant que juge, avec les pleins pouvoirs, afin de produire une classification définitive des cultures amérindiennes, partout dans les territoires connus des Espagnols. Les différences qui existent entre ces deux classifications témoignent de leur caractère économique. Ainsi chaque île va être classée en fonction de l'intérêt que trouveront ou non les Espagnols à conserver sur place une force de travail.

La Guadeloupe et Sainte Croix ne sont pas caraïbes en 1511. Il est en effet nécessaire de conserver les Amérindiens sur place car il existe des projets de colonisation concernant ces deux îles. La Guadeloupe a été promise en 1496 à l'ambassadeur de Venise. De même, Ste Croix est censée devenir la colonie privée de Juan Ponce de Leon. Ces deux îles se peupleront miraculeusement de Caraïbes après l'abandon de ces deux projets.

À l'inverse, Trinidad a tout d'abord été déclarée «Caraïbe» en 1511, par une cédule royale du 23 décembre, sous la pression des colons de Saint-Domingue pour y puiser des forces de travail. Puis, à la suite de l'intervention du Père Las Casas, Trinidad fut exclue de la classification de Figueroa de 1518. Cependant, il a été montré qu'au même moment de l'or ayant été rapporté de l'île, le changement de statut des Amérindiens de Trinidad pourrait seulement représenter une volonté de conserver une force de travail locale, in situ, pour pouvoir l'employer dans les futurs travaux miniers.

Des problèmes similaires de classification se posèrent avec les îles perlières de Coche, Cubagua et Margarita. Comme les bancs de perle ne furent pas découverts avant 1512, c'est après cette date que leur population fut déclarée «non caraïbe» et par conséquent protégée des ravages des trafiquants d'esclaves et de la déportation dans les mines des Antilles, comme c'était le cas auparavant. Cependant, sous la pression des exploitants miniers de Puerto Rico et Saint-Domingue, Figueroa, déclara la côte «caraïbe» une nouvelle fois.

En 1542, la nouvelle loi interdit de réduire en esclavage les Amérindiens. Cette date correspond à la diminution de l'afflux d'or américain en Espagne. En 1547, il est à nouveau autorisé de réduire les Caraïbes en esclavage mais seulement les hommes.

On le voit bien, la classification ethnique des populations de la Caraïbe, issue des textes européens, est ambiguë car polluée par des considérations politiques, militaires et économiques. Le travail de diversification des sources entamé par les historiens permet d'y voir plus clair. L'archéologie doit, elle aussi, apporter ses lumières.

3 Les données archéologiques

Les Contacts entre Petites et Grandes Antilles.

Les données archéologiques témoignent de rapports beaucoup plus étroits que ceux décrits par les Espagnols entre les Amérindiens vivant dans les Grandes Antilles et ceux vivant dans les Iles Vierges. En effet, la parenté existant entre les vestiges découverts dans les deux zones est si grande qu'elle a incité les archéologues à qualifier les habitants des Iles Vierges de Taïnos orientaux. Leur culture matérielle est beaucoup plus proche de celle des Taïnos que de celle des groupes du sud des Petites Antilles. Cela nous conduit à nous interroger sur la nature des rapports existant entre les Taïnos et les Kalinagos, qui sont décrits comme étant des ennemis héréditaires par les Espagnols.






3 - Bouteille Saladoïdeancienne (Le Lorrain, Martinique)

4 - Coupe anthropomorphe Saladoïde modifiée (Dizac, Le Diamant, Martinique)

5 - Platine tripode post-saladoïde

6 - Cylindre suazoïde (Anse Belleville, Prêcheur, Martinique)



Cette question trouve un écho dans le dépouillement des données historiques qui témoignent de l'existence de rapports étroits entre les Kalinagos et les Taïnos de Puerto Rico. Après l'étouffement par les Espagnols de la révolte des habitants de Puerto Rico en 1510, de nombreux Taïnos vont chercher refuge chez leurs voisins Kalinagos. Les Espagnols en découvrent ainsi par la suite en Guadeloupe, à la Dominique, en Martinique ainsi qu'à Sainte-Lucie. Par ailleurs, il est connu que les Taïnos obtenaient de l'or originaire du continent sud américain par l'intermédiaire de leurs si terribles voisins.

On peut alors se demander si la rupture nette marquée par les Espagnols entre Caraïbes et Arawaks ne résulte pas, au-delà de son caractère politique et économique, de l'application d'un concept européen de frontière qui n'avait pas sa place en ces termes chez les Amérindiens des Antilles. Il faut alors se ré-interroger sur la valeur des rapt de femmes perpétrés par les Kalinagos. Ils sont peut-être plus le témoignage d'un lien que d'une rupture.

La migration Caraïbe ?

Nous l'avons vu, les données archéologiques témoignent, jusqu'au début du XV^{me} siècle, d'une grande continuité culturelle qui exclut toute possibilité d'une migration violente de population continentale durant cette période. Malheureusement, très peu de sites postérieurs à 1400 après J.-C. nous sont connus. À la Désirade, le site du Morne Cybèle a été daté de 1450 après J.-C. Le matériel qui y a été découvert montre certaines ressemblances avec celui des sites Suazoïdes. Des sites de l'époque du contact ont été reconnus pour l'instant uniquement à Saint-Vincent où a été défini le style de Cayo. Malheureusement, ces sites restent pour l'instant mal connus et ne nous permettent pas de savoir s'il y a réellement eu une migration de populations continentales, peu avant ou de façon synchrone à l'arrivée des Européens. La fouille, dans le futur, de sites bien conservés, datant de la période de contact, devrait sans trop de difficultés apporter des réponses à ces questions.

Nous sommes conscients que la présentation que nous venons de faire apporte plus de questions que de réponses concernant les Caraïbes. Les Kalinagos sont-ils réellement le fruit d'une migration tardive de populations continentales ? Et si c'est le cas, quelle est la date de cette migration ? Ces immigrants parlaient-ils une langue

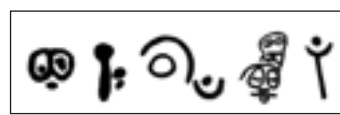




caraiïbe ? Quelle était la nature exacte des rapports entre Kalinagos et Taïnos ? L'intérêt réside dans l'existence même de ces questions qui sont apparues depuis une vingtaine d'années. Les éléments que nous avons présentés montrent, je l'espère, combien il est nécessaire de se les poser. Nous ne pouvons plus nous contenter de la lecture directe de quelques sources européennes dont nous avons éclairé ici la lourde ambiguïté. Les différents spécialistes, historiens, archéologues, linguistes, ethnologues, sont au travail. Si nous ne sommes pas encore entrés dans le temps des réponses, nous sommes au moins sortis du temps des certitudes simplistes. C'est un nouveau pas vers la reconquête du passé amérindien de nos îles. Un passé qui est une composante à part entière de leur identité créole.



7 - « Aborigènes de la Guyane ». Gravure de Inocente Migliavacca, vers 1820



Le conte des Dominiquais ⁹ ne cède en rien à la fantaisie. D'autres mythes développant un patron identique se retrouvent chez les peuples Warao, Kalina, Galibi ou Arawak du littoral ou de l'intérieur des Guyanes. On y voit immuablement la même scène : celle d'une amoureuse inconsolée devenue vieille et «aigrie» qui, en un discours puissant et haineux, rappelle à ses fils le crime de ses frères, déclenchant ainsi le premier rite cannibale, la première guerre, le début de cette incommensurable vendetta ethnique qui mobilisera des siècles durant l'énergie des peuples de cette partie nord-est du continent sud-américain.

La guerre ici est fille de la vengeance et celle-ci est le fruit des souvenirs douloureux d'une vieille femme. La vengeance, la guerre repose sur le souvenir et la mémoire des anciens. L'attitude des anciennes lors des *ouicou* ou fêtes de boisson des Kalinagos, était «calquée» sur celle de Sésé comme l'était celle de leurs mères et de leurs grand-mères.

À l'origine de telle ou telle expédition guerrière, il y avait souvent le discours des vieilles qui, intervenant sous le carbet, incitaient l'assemblée des guerriers à se souvenir et à venger leurs ancêtres, parents, amis et alliés. Gardiennes du souvenir, gardiennes de la mémoire de vengeance, elles étaient les premières à frapper le prisonnier ennemi et à goûter de sa chair. A leur décharge, il faut ajouter que dans une société guerrière comme l'était la société Caraïbe insulaire, une vieille femme avait de fortes chances d'avoir un mari, un père, un frère ou un parent tué à la guerre ou fait prisonnier puis consommé par ses ennemis.

⁹ Dominiquais : habitants de l'île de la Dominique